

mère : « La fin qui lui faisait aimer la gloire, dit-il en parlant de Coriolan, était la joie qu'il voyait que sa mère en recevait¹. » Ces deux âmes s'étaient entendues pour le bien de la patrie et de l'humanité !

¹ Plutarque, *Vie de Coriolan*.

CHAPITRE XIX.

DE QUELQUES AUTRES LOIS DE LA NATURE.

Ce sont les hommes qui font leur propre malheur ; les lois de la nature sont toutes fondées sur l'amour, les lois humaines le sont sur le besoin de punir le crime. Heureux ceux qui ne sont gouvernés que par les lois de la nature !

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Arcadie*, p. 154.)

Les cinq lois qui précèdent engendrent une multitude de lois secondaires également applicables à l'homme et aux animaux. Telle est l'amitié, qui, chez les Grecs, devint une loi politique ; et la tendresse paternelle et filiale, seul appui moral de la législation des Chinois et cause principale de sa longue durée. Nous ne développerons point ici ces diverses modifications du sentiment de l'amour : notre sujet nous entraîne vers des lois d'un ordre plus élevé, et qui nous placent immédiatement sous la main de la Providence. Telle est la loi qui établit qu'aucun objet ne contient en soi la cause première de son existence, et ces trois autres lois que nous formulerons ainsi :

L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau ;

La vérité se trouve toujours dans ce qu'il y a de plus beau ;

L'homme n'est complet, il n'est tout ce qu'il peut être, il ne produit tout ce qu'il peut produire que dans la liberté.

Telle est encore :

La loi de partage du globe entre l'homme et la femme ; loi qui règle l'ordre de leurs occupations ;

La loi qui établit que la réaction morale est toujours égale à l'action ;

Le travail ; loi physique et morale de la nature, d'où jaillit le principe de la propriété ;

La perfectibilité, loi morale de la nature, qui nous révèle cette grande vérité, que le genre humain marche vers un but, qui est l'accomplissement d'une pensée de Dieu ;

Enfin la mort, loi de délivrance, qui, pour être mal connue, nous précipite souvent dans la superstition et l'incrédulité.

Les hommes sont en présence de la mort comme Christophe Colomb au bord des abîmes de l'Océan. On a beau lui crier que cet Océan n'a point de rives, son regard d'aigle plonge dans l'immensité ; il y pénètre à travers la nuit et les tempêtes, et voit un nouveau monde et une gloire immortelle où la terreur imbécile ne voit que le néant.

CHAPITRE XX.

AUCUN OBJET NE CONTIENT EN SOI LA CAUSE PREMIÈRE DE SON EXISTENCE. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Les sources forment les ruisseaux, et ceux-ci forment les rivières. Que le nôcher les remonte aussi loin qu'il pourra, encore n'atteindra-t-il pas la dernière origine des fontaines. (LINNÉ, *Empire de la nature.*)

Pour forcer le genre humain à tourner les yeux de son côté, Dieu a voulu qu'aucun objet de la nature ne contînt en soi la cause première de son existence. Il rattache tout à lui par l'inconnu.

Cette volonté est imprimée à la matière. Voilà pourquoi les sciences n'expliquent rien que les phénomènes ; la cause absolue leur échappe toujours : tant que l'intelligence cherche, la nature répond par des causes secondaires ; mais lorsque l'âme s'unit à l'intelligence, toutes les sciences s'évanouissent, la cause absolue se dévoile, et Dieu paraît.

CHAPITRE XXI.

DU PARTAGE DU GLOBE ENTRE L'HOMME ET LA FEMME. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Mais encore, quand l'homme aura porté du dehors en la maison ce qui est nécessaire, si est-il besoing d'avoir quelqu'un qui le garde, et qui fasse les choses qui ne peuvent estre faictes que dans le logis.

(DE LA BORTIE en la *Mesnagerie de Xénophon.*)

Aujourd'hui les hommes ne rougissent pas de prendre pour eux les métiers commodes, et de laisser les plus rudes aux femmes; ainsi les sexes se dénaturent: les hommes s'efféminent et les femmes s'hommasent.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Étude septième.*)

Le mariage donne à l'homme une compagne et à la femme un appui, il réunit sous le même toit un être fort et un être faible; or, à ne considérer la société que dans son ordre primitif, un tel état de choses doit avoir été prévu: aussi l'a-t-il été. En multipliant les biens terrestres, Dieu en a fait deux parts; ou plutôt il a doublés ses dons comme s'il voulait établir une double souveraineté. L'homme règne sur le globe; son génie soumet le taureau au joug, le cheval au frein et le renne au traîneau. Il envoie le faucon dans les airs, et l'oblige à lui apporter sa proie; il envoie le cormoran au fond des eaux, et l'oblige à lui apporter sa pêche; il envoie le chien sur la terre, et

DU PARTAGE DU GLOBE ENTRE L'HOMME, ETC. 125

l'oblige à lui apporter sa chasse. Voilà la puissance de la force: on dirait qu'elle va tout soumettre; et cependant il suffit de contempler la nature dans ses plus charmants ouvrages pour voir qu'à la suite de ce maître superbe elle attend un maître plus doux.

La femme vient, et c'est avec des caresses qu'elle établit son empire. Tout s'apprivoise autour d'elle. La poule lui donne son œuf et la vache son lait; elle soigne la mouche qui lui apporte le suc des fleurs et le ver qui change en soie la feuille du mûrier. Il y a même des animaux qui semblent créés pour sa faiblesse et celle de ses enfants: tels sont l'âne, plus patient que le cheval; la chèvre, plus facile à nourrir que la vache; et la brebis, dont elle file la toison plus chaude que la peau des bêtes sauvages. Si la nature a attaché à l'homme le chien vagabond et irascible comme lui, pour le défendre contre les animaux carnassiers, elle a soumis à la femme le chat sédentaire et patient comme elle, pour veiller aux provisions qu'elle amasse dans ses armoires et dans ses greniers.

L'homme tire des animaux plusieurs genres d'industries: le lapin lui apprend à creuser des souterrains; le castor, à élever des digues; le cygne, à naviguer. Mais la femme recueille autour d'elle des instructions bien autrement variées sans être moins utiles. L'araignée lui enseigne à filer et à tisser la toile; le papillon, à nuancer sa robe de diverses cou-

leurs ; l'abeille, à extraire les sucs les plus doux des végétaux. Ce n'est donc pas sans raison que les Grecs donnèrent, non à des dieux, mais à une femme, à une déesse, à Cérès, à Minerve, la gloire de toutes ces ingénieuses inventions. L'homme lutte avec la nature, et chacune de ses victoires le rend plus fier et plus indomptable. La femme, au contraire, s'adoucit et s'embellit de toutes les siennes ; et les grâces de notre demeure, et les jouissances de notre bien-être, sont des chaînes invisibles avec lesquelles elle nous attire à la civilisation.

Dans le règne végétal, le partage se continue. L'homme y choisit ce qui peut flatter son courage, et la femme ce qui peut ajouter à sa beauté : à l'un les forêts, où il déploie sa force et son audace ; à l'autre, les prairies, où elle conduit nos troupeaux. C'est sur leurs tapis émaillés que la femme se montre avec le plus de charmes, soit qu'elle y danse avec ses compagnes, soit qu'elle y cherche la solitude, et qu'elle en reçoive des pensées célestes d'amour et d'humanité.

Et que de bienfaits encore elle sait y découvrir ! C'est la femme qui, par sa patience, son industrie, et peut-être sa curiosité, a tiré des plantes céréales la farine et le pain ; des bulbeuses, diverses boissons ; des filamenteuses, telles que le chanvre et le lin, la matière première de nos vêtements. Plus on se rapproche des mœurs primitives, plus on retrouve des traces de ce partage de la nature. Chez les sauvages, ce sont les femmes qui recueillent les premiers bienfaits de l'agriculture ; les hommes vont à la

chasse et à la pêche, et, tandis qu'ils parcourent les déserts, quelques plantes semées autour de la cabane préparent leur civilisation par les attraits d'une nouvelle jouissance.

Dans tous les pays les femmes aiment les fleurs, dans tous les pays elles en forment des bouquets ; mais ce n'est qu'au sein du bien-être qu'elles conçoivent l'idée d'en embellir leurs demeures. La culture des fleurs, chez les villageois, annonce une révolution dans tous leurs sens. C'est un plaisir délicat qui se fait jour à travers des organes grossiers, c'est une créature dont les yeux s'ouvrent, c'est le sentiment du beau, une faculté de l'âme qui s'éveille. L'homme comprend alors qu'il y a dans les dons de la nature quelque chose de plus que le nécessaire : les couleurs, les formes, les parfums sont aperçus pour la première fois, et ces charmants spectacles ont enfin des spectateurs. Ceux qui ont parcouru nos campagnes peuvent en rendre témoignage : un rosier sur une fenêtre, un chèvrefeuille à la porte d'une chaumière, sont toujours d'un bon augure pour le voyageur fatigué. La main qui cultive des fleurs ne se ferme ni à la prière du pauvre ni aux besoins de l'étranger.

Mais à mesure que l'homme se civilise, le partage s'adoucit. La femme alors rentre dans sa maison ; elle y reçoit les biens que l'homme vient déposer à sa porte, et l'ordre et l'économie commencent un nouvel empire. Il faut voir dans la *Mesnagerie* ou l'*Art de bien ménager*, de Xénophon, charmant ta-

bleau de l'union conjugale chez les anciens, comment l'élève de Socrate a fondé les devoirs de l'homme et de la femme sur les plus douces harmonies de la nature : « Et Dieu ayant fait le corps de la femme moins vigoureux que celui de l'homme, pour cela il m'est avis qu'il ordonnoit pour elle le soing des choses domestiques ; et leur ayant enjoint naturellement qu'elles nourriroient leurs enfans en bas âge, il leur départit aussi plus qu'à l'homme d'affection naturelle envers eux. Et aussi, après qu'il eut baillé à la femme le soucy et la garde des choses portées à la maison, cognoissant que, pour bien garder, il n'est pas mauvais d'avoir le cœur un peu craintif, il fit plus grande part de la crainte aux femmes qu'aux hommes ; et voyant, de l'autre part, que celui qui feroit le travail de dehors auroit besoin de se mettre en défense si quelqu'un l'outrage, il l'avantagea aussi en courage et en hardiesse. Mais, pour autant qu'il falloit qu'aussi bien l'un que l'autre fist estat de prendre et de donner, il leur mit en commun à tous deux le soing de la mémoire ; de sorte qu'en cela on ne sauroit choisir lequel des deux sexes, ou du masle ou de la femelle, a eu plus d'avantages... Voilà pourquoi ils ne se peuvent passer l'un de l'autre ; et d'autant plus en est utile l'union, l'un ayant en soi ce dont l'autre est défaillant¹. »

Le même partage de la nature que nous admirons

¹ Voyez la *Mesnagerie de Xenophon*, traduite par Estienne de la Boétie, et publiée par Michel Montaigne, p. 28.

sur la terre, un sentiment instinctif nous le fait découvrir dans les astres. C'est le double empire d'Apollon et de Diane. Empire bien tranché, et dont la moitié appartient au courage et l'autre à la pudeur. Le règne de l'homme est le jour, le règne de la femme est la nuit. Les grands poètes sont pleins des ravissantes harmonies qu'ils tirent de ces deux mondes. C'est à la clarté des cieux que l'Ajax d'Homère demande à combattre. C'est aux lueurs de la nuit que Virgile nous montre la mère de famille allumant sa lampe, et reprenant le travail qui doit fournir aux besoins de ses enfans. Tableau enchanteur, auquel notre âme émue ajoute quelquefois les douces rêveries de l'amour. Voyez, lorsque la lune ramène la sérénité dans le ciel et sur la terre, la jeune villageoise s'acheminer mystérieusement vers une source peu connue. Elle se plonge dans ses eaux limpides, et sous l'abri des saules touffus elle y rafraîchit ses membres fatigués. Bientôt elle distingue parmi les roucoulements des ramiers la voix de son amant qui l'appelle. Inquiète, elle se hâte de revêtir ses habits, et, toute tremblante, elle court vers le toit paternel. C'est là qu'elle retrouve celui qu'elle évite et qu'elle désire. L'un et l'autre, à voix basse, vous prennent pour témoin de leur foi mutuelle, reine paisible des cieux ! Ils s'entretiennent non des passions qui agitent les villes, mais de ce que les champs ont de plus doux. Ils parlent du site charmant qu'ils habiteront au fond d'une vallée, au confluent de deux ruisseaux ; de la vigne groupée à l'orme qui doit ombrager leur cabane, de leur tendresse mutuelle et de

la tendresse de leurs parents, qui dure encore au déclin de leur vie, et qu'ils espèrent bien égaler un jour : leur ambition ne va point au delà. Heureux, mille fois heureux amants ! tout leur avenir se compose des biens dont ils jouissent et des sentiments dont ils sont animés.

CHAPITRE XXII.

DE LA CIVILISATION DES CAMPAGNES PAR LES FEMMES. SUITE DU MÊME SUJET, DÉDIÉ AUX DAMES CHATELAINES ET A TOUS LES MAIRES ET CURÉS DE VILLAGE.

Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait. Elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le sommeil.

(FÉNELON, *Télémaque*, liv. X.)

L'ignorance des paysans, leur grossièreté et leur misère sont peu favorables à l'idylle. Aussi le tableau que nous venons d'esquisser se rencontre-t-il rarement dans nos campagnes. Je l'y ai vu toutefois, mais au sein de quelques hameaux privilégiés où s'accomplissait la loi civilisatrice du partage du globe, et où par le seul effet de cette loi les femmes étaient re-devenues belles. Alors tout s'était adouci, la vie, les mœurs et le travail.

Le grand malheur de nos villages, c'est la dégradation des femmes par les travaux qui appartiennent aux hommes. Dans leur première enfance elles conduisent les troupeaux et font la moisson. Jeunes